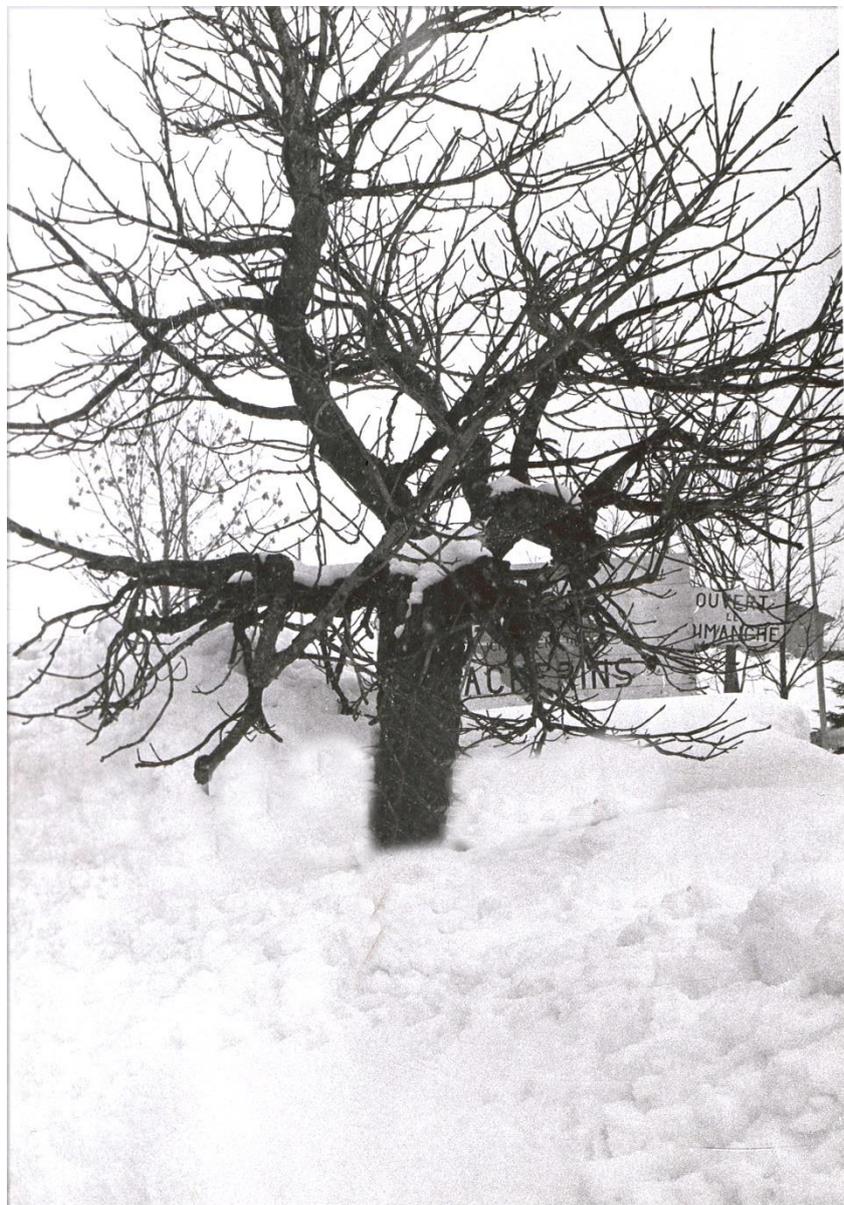


Un Noël sous la neige

On ne sait pour quelles raisons, mais l'on fixe ce court passage de notre enfance en l'an 1956. Or, pour construire un fortin ainsi qu'on le verra ci-dessous, il faut une bourrée de neige. Et cela alors même que les conditions météorologiques du début de 1956 ne semblent pas avoir été favorables à l'édification d'un tel édifice.

On verra ci-dessous en introduction la situation affreuse du mois de février 1956. Il n'y aurait pas neigé beaucoup. Mais ici, question période et temps et pour arranger tout le monde, supposons que cet épisode fut vécu entre Noël et Nouvel-An de 1955-56, période de vacances où nos deux cousins montaient à la Vallée chez notre grand-mère pour oublier comme de coutume le stress supposé de la ville.



C'est au pied du vieux marronnier que nous creuserons notre fortin. Y a de quoi faire !

Or donc voilà un mois de février 1956 que l'on peut considérer comme une vraie épouvante, surtout pour les habitants des maisons qui se trouvaient mal isolées et en pleine bise. On brûlait alors des têtes de bois pour tenir le coup. Et l'on ne pouvait se réjouir que d'une chose, que le temps se montre enfin plus clément, et que surtout cette bise véritablement maudite cesse pour ne pas recommencer de sitôt.

Chacun se souviendra de cette terrible bise de février 1956. C'est bien la première fois que l'on vit dans des ateliers la distribution de thé chaud et les gens travailler à l'établi habillés comme pour sortir. Une enquête révéla que plusieurs ménages étaient dans l'impossibilité de lutter contre les frimas. Une action entreprise réunit en quelques heures plus de 1000 francs ainsi que des vêtements et du bois.

On dénombra plusieurs jambes gelées, surtout parmi les personnes étrangères à la contrée¹.

Alors imaginons-nous que nous ayons profité des vacances de Noël alors qu'il aurait tellement neigé que les maisons se seraient vues toutes enserrées dans des montagnes de neige. Et que les enfants du village, une fois celle-ci bien tassée, se seraient vus y creusant de véritables fortins, ainsi qu'il est de coutume.

Précisons encore que devant notre maison se trouvait un vieux marronnier disparu depuis lors, et que plutôt que de dégager l'entier de la place, on pellait simplement un couloir, plus ou moins large selon l'humeur de celui à qui appartiendrait cette tâche. Cheminet qui permettrait aussitôt de joindre la route cantonale dès la porte de la remise par laquelle nous sortions toujours l'hiver. Elle n'était jamais fermée.



Le voilà, le fameux couloir.

¹ FAVJ du 4 janvier 1957, rubrique : 1956.

Si la neige est un empêchement majeur pour les adultes, elle peut être un ravissement pour leur progéniture.

Alors creuses que tu creuses. Tu fais d'abord un couloir, la neige est rejetée à l'extérieur pour être à son tour lancée par-dessus le rempart. Puis tu élargis celui-ci au point d'en faire une véritable caverne. Y fait-il nuit, quel éclairage aurait-on pu avoir à l'époque, si ce n'est la bonne vieille lampe de poche style militaire et qui finit toujours par pécloter. Nous sommes cinq pour ce travail, le soussigné, ses deux frères et ces deux cousins qui sont précisément venus en vacances retrouver la neige. Cette fois-ci il sont servis !

Et ainsi chaque jour, car notre caverne ne sera pas une construction éphémère mais destinée à durer, nous l'arrosons d'eau en fin de journée afin de la rendre aussi dure que les murs de notre maison.

Nous y tenons à peine, mais être là-bas au fond nous donne un sentiment de sécurité presque extatique. Et c'est qu'il nous vient soudain l'idée d'y faire un petit Noël à notre tour. Un petit Noël rien que pour nous. Sans doute pas de sapin, car où serions-nous allés le chercher, la forêt est loin du village et la neige recouvre tout. Le monde en vérité est sous la neige. Et nous aussi qui ne rentrons pas toujours très sec à la maison qui est juste derrière nous. Nos mitaines de laine sont humides auxquelles adhèrent des boulette de neige, nos pantalons de ski noirs le sont autant. Heureusement il ne fait pas si froid, en notre abri. Il est même au contraire fort accueillant. Raison d'en faire une sorte de temple où se déroulera ce Noël si particulier.



C'était en ce temps-là.

On ne prie pas, bien entendu, dans notre laïcité inavouée. Mais par contre il y a distribution de cadeaux. D'où proviennent-ils ? Là est le mystère. Pour moi, je recevrai un tout petit livre. C'est trois fois rien, mais voilà, dans notre euphorie, dans notre désir d'imiter un monde qui existe vraiment à l'extérieur quant à Noël, cela représente quelque chose que l'on puisse garder. Et chacun à son tour reçoit ses étrennes. Des étrennes souterraines. A la lueur de notre lampe de poche, et peut-être d'une ou deux bougies, de quoi nous donner mieux encore l'illusion que c'est Noël au fond de notre trou. Protégé des hommes et même du ciel qui ignore que nous sommes ici.

Une grande heure.

Il nous fallut quand même abandonner ce refuge, d'autant plus que l'école reprenait. Il devait durer aussi longtemps que la bise de février. Et quant au premier printemps notre grand-père dut dégager la place pour venir chercher la farine dont il avait besoin pour ses cochons, sa réserve de la porcherie étant épuisée, il ne put que charogner derrière sa pioche contre ces perturbateurs que nous avons été, essayant tant bien que mal de venir à bout de ce gros tas de neige et de glace qui avait constitué notre heureux fortin. Comme quoi les intérêts des adultes ne sont que rarement ceux des enfants. Et que par ailleurs ceux-ci s'en fichent éperdument, n'ayant dans le fond que peu de vraies relations avec eux.



C'aurait presque pu être comme ceci !²

² Dessin de Franquin légèrement modifié !